

Rudolf Virchow et la « race prussienne » : anthropologie et idéologie

Helga JEANBLANC

f cpu" $E^2 nkg$"Vtcwo cpp/Y cmgt."f kt."

S wc pf "Dgt rkp"r gpuc kv'rgu'r gwr rgu0'

Cpyj t qr qraqi kg."gv'r uq ej qraqi kg"^{*3}: 72/3: ; 2+

Face à l'invasion allemande de 1870, les intellectuels français témoignent d'un intérêt significatif pour la question de l'origine des peuples européens engagés dans ce conflit. La *Revue des Deux-Mondes* rassemble de 1871 à 1873 nombre de travaux sur la généalogie de la nation française et la part qui en revient aux Germains¹. Certains articles mettent en parallèle les événements anciens et immédiats, une construction de l'esprit qui mène à considérer la soif de conquêtes comme un trait caractéristique permanent du barbare germain. Dans la perspective française, le pangermanisme politique, expression la plus récente de ces dispositions ancestrales, a bénéficié du soutien idéologique de savants allemands ; pour la première fois dans l'histoire, une guerre entre des peuples dégénère, selon le celtologue Henri Gaidoz², en « guerre de races » :

Par son active propagande, le « parti des professeurs » préparait la voie aux sentiments belliqueux du « parti des hobereaux », et le *Professorthum* travaillait pour le *Junckerthum*. Cette guerre de races se préparait lentement par l'exaltation de la « nation allemande ». Rencontre étrange, ceux qui faisaient sonner le plus haut les mots de « nationalité allemande », ce n'étaient pas les populations foncièrement germaniques de la Souabe ou de la Franconie, c'étaient les Slaves germanisés du nord-est de l'Europe centrale que l'ordre teutonique fut si lent à civiliser. À les entendre – Borusses de la Prusse, Kassoubes de la Poméranie, Obotrites du Mecklembourg, Wilziens du

1. Pour une analyse des articles du périodique parus entre août 1870 et décembre 1871, voir Michaël WERNER, « La nation revisitée en 1870-1871. Visions et redéfinitions de la nation en France pendant le conflit franco-allemand », in *Le Miroir allemand, Revue germanique internationale*, 4/1995, p. 181-200.

2. Henri GAIDOZ (1842-1932) était le fondateur de *La Revue celtique* (1870-1935) et cofondateur de la Société de linguistique.

Brandebourg, Polonais de la Silésie, Wendes de la Lusace –, la race allemande était supérieure aux autres races de l'Europe par un heureux mélange de toutes les qualités physiques, morales et intellectuelles, sans ombre d'aucun défaut. Comme un métal précieux se dégage par la fusion d'un alliage impur, ainsi la race allemande devait-elle s'élever au-dessus des différents états où elle s'est infiltrée, et former un jour un « état allemand ». *Cedite, Romani*³ !

Le point culminant de ce retour aux origines est la tentative de démonstration anthropologique faite par Armand de Quatrefages qui, dans trois publications peu espacées, attribue aux Prussiens une origine clairement distincte de celle des autres populations allemandes et retrace l'évolution de ce qu'il considère comme l'exemple même de la race métisse. L'article « Histoire Naturelle de l'Homme. La race prussienne » paraît en février 1871 dans la *Revue des Deux-Mondes*. Le 21 septembre de la même année, Quatrefages présente à la Société d'anthropologie de Paris son texte, légèrement modifié, sous forme d'un livre paru chez Hachette ; une troisième mouture est proposée au public en février et juillet 1872 dans *La Revue Scientifique* dirigée par Eugène Yung et Emile Alglave. La théorie de Quatrefages est perçue en Allemagne, surtout par l'anthropologie berlinoise, comme une provocation. Attaquée d'abord par Adolf Bastian dans la *Zeitschrift für Ethnologie*⁴, elle est combattue sur le sol français par Rudolf Virchow, correspondant de l'Institut de France, qui intervient à trois reprises dans *La Revue Scientifique* ; paraissent ainsi en octobre 1872 « Les crânes finnois et esthoniens comparés aux crânes des tombeaux du nord-est de l'Allemagne », en avril 1873 « La méthode scientifique en anthropologie », article largement commenté par Quatrefages dans le même numéro, et « Les peuples primitifs de l'Europe » en juillet 1874.

Le climat qui précède ce débat est plus proche du pugilat que du choc des idées : accusé par le Professeur Chauvin dans un cours public à l'École de médecine de Lyon d'avoir « volé », « pillé, – à la prussienne » les travaux de l'Alsacien Küss, Virchow répond en reprenant à son compte le diagnostic de l'aliéniste allemand Carl Stark qui considère :

L'état mental de la nation française se rapproche en grand de l'idiotie paralytique ou de la folie raisonnante. Nous citons ceci, non pas pour lancer une insulte, mais parce que, dans une grande partie de notre nation, l'opinion prévaut que les Français sont atteints de la *manie des grandeurs* (*Grassenwahn*). Il est probable que la manière nationale de sentir et de comprendre est tellement différente chez les Français et chez les Allemands, que bien des choses nous semblent malades qui appartiennent à la physiologie de la vie française⁵.

3. H. GAIDOZ, « Les ambitions et les revendications du Pangermanisme, d'après une publication récente de Berlin », la *Revue des Deux-Mondes*, livraison du 1^{er} février 1871, p. 385-405. Citation p. 386.

4. Voir la critique de Adolf Bastian in *ZfE*, 4 (1872), p. 45-64. Bastian voit dans la conquête de l'Est par les chevaliers teutoniques et les colons allemands une légitimation de l'hégémonie prussienne. Voir p. 62.

5. Rudolf VIRCHOW, « Après la guerre », *La Revue scientifique de la France et de l'étranger*, n° 9, 26 août 1871, p. 196.

La tactique de Quatrefages est de dénoncer l'unité allemande aux dépens de la France comme le résultat d'une « erreur anthropologique » :

Grâce à l'idée de l'antagonisme des races, mise en jeu et exploitée avec une machiavélique habileté, l'Allemagne entière s'est levée au nom du pangermanisme ; elle veut régner sur les races latines, et, voyant dans la France l'expression la plus élevée de ces races, elle s'est ruée sur notre patrie avec l'intention hautement proclamée de nous réduire à une impuissance irrémédiable. Appelée à cette croisade par la Prusse, elle s'est subordonnée à cette puissance, et a relevé pour elle l'Empire germanique. [...] Or les éléments ethnologiques de cette nation sont tout autres que ceux qui ont donné naissance aux nations vraiment allemandes. Des conditions climatiques spéciales ont maintenu et accentué les différences originelles. En réalité, au point de vue anthropologique, la Prusse fait à peine partie de l'Allemagne⁶.

La population prussienne, essentiellement composite, consisterait ainsi en l'amalgame de quatre couches successives : la finnoise, la slave, la germanique et la française. Pour justifier la première composante, Quatrefages remonte à la préhistoire d'une Europe habitée selon lui par une population primitive appartenant à « ce groupe de races humaines qu'on a nommées tour à tour races tchoudes, mongoloïdes, touraniennes, nord-ouraliennes, qui sont plus généralement connues sous le nom de races finnoises, et dont la plupart se rattachent à la branche allophyle du tronc blanc⁷ ».

La thèse est celle d'une race préaryenne plus ou moins altérée dans le bassin de la Baltique par l'apport des conquérants slaves, aryens de souche comme les Germains et présentant des caractères physiques analogues à ceux des derniers : corps « long et fluet », « poil blond » et crânes à la forme « allongée et harmonique des plus purs Aryens »⁸. Le mélange ne fait toutefois pas disparaître les traits de la population primitive que l'on retrouve bien conservés chez les Lettons, les Lives, les Estoniens et une partie des Lithuaniens qui ont en commun d'être petits, trapus et plus chétifs que l'Aryen, alors que les Estoniens peuvent avoir les cheveux et le teint foncés⁹.

Et Quatrefages de broser l'image d'une race qui, à partir de la moitié du XII^e siècle, fait passer la germanisation forcée de l'Europe orientale par le négoce, la conquête militaire, la christianisation et la colonisation avec usage imposé de la langue allemande. Alors que l'aristocratie et la bourgeoisie des villes se germanisent, le fond de la population reste stable. Il reviendra aux huguenots français d'apporter « une

6. Armand de QUATREFAGES, « L'histoire naturelle de l'homme. – La race prussienne », *Revue des Deux-Mondes*, livraison du 15 février 1871, p. 647-669. Citation p. 647-648. Par la suite, je citerai cet article sous la dénomination abrégée Quatrefages I, et le livre *La Race prussienne*, Paris, Hachette 1871, sous la dénomination Quatrefages II.

7. Quatrefages I, p. 649. Cette branche allophyle se distingue de la branche aryenne et sémitique du tronc blanc dans le système tripartite des races blanches, jaunes et noires généralement accepté à l'époque. Les races finnoises regroupent des peuples parlant une langue agglutinante « en usage chez les Blancs allophyles, chez un grand nombre de populations jaunes, chez toutes les races noires ». Voir Quatrefages II, p. 23-24.

8. Quatrefages II, p. 19-22.

9. *Ibid.* I, p. 650-653, II, p. 25-27 et 45-46.

civilisation incontestablement supérieure, les arts, l'industrie, une foule d'éléments de progrès pacifiques¹⁰ ». Pourquoi la race prussienne ne présente-t-elle pas un alliage équilibré des types primitifs qui l'ont constituée ? Quatrefages détecte dans la population prussienne de son temps les caractères psychiques des races qui l'ont formée, « la sombre rancune du Finnois, la haine jalouse du demi-barbare pour une civilisation supérieure¹¹ », l'esprit de conquête et la fourberie du slave, dont on a eu des preuves récentes lors du siège et du bombardement de Paris, le fanatisme religieux du chevalier teutonique et du protestant français, qui se reflètent dans la haine contre la France fomentée par le « parti piétiste¹² ». La vision de Quatrefages implique pourtant qu'à l'issue d'un processus régulier de mélange, « l'ensemble se rapproche d'une moyenne tenant plus ou moins des souches originelles tout en ayant acquis son cachet spécial, et la race croisée, la *race métisse* finit par constituer un *type nouveau*¹³ ». Deux concepts naturalistes sont invoqués pour expliquer l'étonnante persistance des caractères originaux dans la race prussienne. D'abord l'atavisme, qui en dépit des invasions fait repaître les caractères physiques essentiels « de temps à autre dans leur intégrité première, même après des siècles de métissage¹⁴ ». Quatrefages étend les phénomènes de l'atavisme aux caractères moraux. Second facteur, l'influence du milieu qui conserve la nature des deux races locales, alors que les deux races immigrantes s'assimilent aux populations autochtones : « Le Germain, le Français, auraient naturellement tourné au Slave ou au Finnois¹⁵. » La théorie de Quatrefages suppose d'une part une grande fixité des caractères extérieurs et ostéologiques, d'autre part elle fait intervenir les caractères acquis comme facteurs déterminants dans la formation d'une nouvelle race, « unité anthropologique », et explique la sauvagerie de la race prussienne par son manque de maturité : « Les éléments qui la composent ne sont pas d'ailleurs encore entièrement fusionnés. En dépit d'un vernis de civilisation emprunté surtout à la France, cette race en est encore à son Moyen Âge. Cela même explique quelques-unes de ses haines et de ses violences¹⁶. »

10. Quatrefages I, p. 663 et Quatrefages II, p. 68 : « Ainsi le plus pur sang français a pénétré partout dans la province de Brandebourg, au cœur même du royaume de Prusse. Aujourd'hui ce sang coule dans les veines de la haute et de la basse bourgeoisie, de la grande et de la petite noblesse. À bien chercher, on trouverait, sans doute, que la grande majorité des individus composant les classes dirigeantes de la nation en a reçu sa part d'une manière directe ou indirecte. » Dans *La Revue Scientifique* n° 33, 10 février 1872, p. 780, il évoque à cet égard l'exemple des Ancillon, des Savigny et des Humboldt, Français par leur mère.

11. Quatrefages I, p. 668.

12. *Ibid.* I, p. 662-664, II, p. 73-76 et 79-80.

13. *Ibid.* I, p. 663, II, p. 78.

14. *Ibid.* I, p. 654, II, p. 47-48.

15. *Ibid.* I, p. 663, II, p. 79.

16. *Ibid.* I, p. 664, voir également II, p. 80-81.

L'HOMME QUATERNAIRE

Le principe de fixité dans la construction de la race prussienne permet à Quatrefages d'en appeler à l'autorité d'un anthropologue allemand, plus précisément bavarois, Franz Pruner-Bey¹⁷, pour préciser la parenté entre une race quaternaire brachycéphale de petite taille et les Blancs allophyles, qui « tous semblent avoir certains traits anatomiques communs, qui tous au moins parlent des langues appartenant à la seconde forme du langage ¹⁸ ». Ces traits se seraient particulièrement bien conservés dans des endroits où les races sont plus juxtaposées que mêlées, à savoir dans « ces *ilôts* signalés déjà sur plusieurs points de l'Europe, et en particulier ceux que présentent les régions baltiques ¹⁹ ». La comparaison de trois crânes d'Estoniens avec des restes fossiles trouvés en France dans les terrains de Moulin-Quignon et en Belgique dans la vallée de la Lesse confirme Quatrefages dans ses convictions : « Dans l'état actuel de nos connaissances, tout tend à montrer que les Allophyles des régions baltiques sont bien les descendants directs des hommes qui ont vécu en France et en Belgique en même temps que les éléphants et les rennes ²⁰. »

Cette thèse implique une migration des populations primitives du sud vers le nord. Quand la terre se réchauffe, les tribus, obligées de suivre les animaux qu'elles ont coutume de chasser retrouvent un climat semblable à celui qu'elles viennent de quitter, fait qui renforce la conservation des caractères. Dans sa contribution à la *Revue Scientifique*, Quatrefages pose l'identité de nature entre les premiers habitants de notre continent et l'homme moderne : « En somme, pour qui embrasse l'ensemble des faits, il est évident que l'homme quaternaire était bien l'homme d'aujourd'hui, et qu'il n'y a entre eux aucune différence fondamentale sensible au point de vue physique, intellectuel, moral ou religieux ²¹. »

Il distingue dans la population quaternaire deux types généraux, l'un grand et dolichocéphale, l'autre petit et brachycéphale ou mésaticéphale²²,

17. Le médecin et anthropologue allemand Franz Pruner, né en 1808 à Pfreimd dans le Palatinat, mort à Pise en 1882, était directeur de l'hôpital du Caire et médecin du vice-roi Abbâs-Pacha dans les années trente. Membre très actif de la Société d'anthropologie de Paris jusqu'en 1870, il a publié une partie de ses travaux relatifs à l'Égypte ancienne et aux maladies orientales en Allemagne. Médiateur entre l'anthropologie française et la recherche allemande d'après Parick Tort, sa théorie sur la forme des cheveux comme trait racial distinctif est reprise par Erich Haeckel. Voir Patrick Tort, *Pruner-Bey*, in *Dictionnaire du Darwinisme et de l'Évolution*, Paris, 1996, tome III, p. 3579-3580.

18. Quatrefages II, p. 33. Il s'agit des langues agglutinantes.

19. *Ibid.* II, p. 35.

20. *Ibid.* II, p. 37-38.

21. Armand de QUATREFAGES, « L'homme quaternaire et ses races », *La Revue Scientifique*, n° 33, 10 février 1872, p. 773.

22. *Ibid.* Le type dolichocéphale se subdivise en deux branches, celle d'Eguisheim caractérisée par sa tête harmonique à la face et au crâne allongés, (vallée du Rhin, Olmo, Clichy, Stängenäs) et celle de Cro-Magnon présentant une tête disharmonique à la face courte et large (Engis, Grenelle, une partie des débris de Solutré). Il existe également deux séries pour les Brachycéphales, ainsi, le crâne du Trou-Rosette diffère de ceux de Furfooz et du Trou du Frontal (vallée de la Lesse près de Namur). Voir *id.*, *Ibid.*, p. 772, 774.

qui ont toutefois pour trait commun la structure faciale mongoloïde. La paternité de cette découverte est explicitement attribuée à l'allemand Pruner, ce « compatriote depuis longtemps dénaturisé » dont se moquera Virchow²³. Franz Pruner avait initialement réservé sa théorie de la survivance des caractères préhistoriques d'un type mongoloïde à la souche quaternaire brachycéphale ; il croyait retrouver ces traits en 1866 dans la race ligure qu'il avait étudiée dans les Alpes-Maritimes, puis dans la population basque²⁴. Ce dernier postulat avait déjà été contesté en 1868 par Broca et par Virchow, qui avaient opposé à Pruner des crânes basques dolichocéphales, forme que celui-ci s'obstinait à attribuer à l'influence de l'invasion celtique²⁵. Dans les phases décisives de son argumentation, Quatrefages se réfère constamment à son homologue allemand : « À Solutré, où les races quaternaires semblent s'être donné rendez-vous, M. Pruner-Bey a distingué trois formes de crânes qu'il rapproche de ceux des Finnois, des Lappons et des Esthoniens de nos jours. [...] dans tous ceux dont la face s'est conservée, M. Pruner bey a retrouvé ce qu'il appelle la structure mongoloïde²⁶. »

À côté de la structure faciale des hommes fossiles renvoyant à un prototype très général de « race jaune » où « la face est élargie et plate, et [...] ses deux moitiés, séparées par le diamètre bimalaire, présentent la forme d'un triangle²⁷ », c'est surtout le prognathisme qui caractérise pour Quatrefages l'homme quaternaire, ce trait, « étranger aux races aryanes », rappelle « ce qui existe chez le nègre océanien »²⁸. Dans son traitement de la race quaternaire, Quatrefages se situe dans une pratique anthropologique qui projette des critères physiques superficiels de peuples considérés à l'époque comme « primitifs » sur des vestiges humains pouvant suggérer quelques ressemblances. Pour Quatrefages qui pousse loin le principe d'analogie, la descendance des races finnoises ou tchoudes du petit homme quaternaire est une certitude notamment pour « ses groupes les mieux connus les Esthoniens ».

Partout en Europe, Quatrefages voit à l'instar de son père spirituel Pruner les descendants de l'homme quaternaire de petite taille, brachycéphale, au teint brun et aux cheveux noirs « à section plus ou moins circulaire, comme chez les indigènes d'Amérique et une foule d'Asiatiques²⁹ », non seulement chez les Estons, les LIVES, en Courlande, en Poméranie, en Lithuanie, dans les deux Prusses, en Pologne, en Suisse chez les Grisons mais encore en Basse-Bretagne et à Paris : « Au reste, plus je vais, plus je

23. Voir *id.*, *Ibid.*, p 774, 776-778.

24. Voir « Étude et description de plusieurs crânes ligures », *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, séance du 21 juin 1866, p. 443-467.

25. Voir Paul Broca, « Sur les Basques de Saint-Jean-de-Luz », *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, séances du 9 janvier 1868, p. 9-20, et du 23 janvier 1868, p. 43-107.

26. Armand de QUATREFAGES, « L'Homme Quaternaire et ses races », *La Revue Scientifique*, n° 33, 10 février 1872, p. 774 et p. 776 : « Au reste, il me paraît évident que c'est par la race jaune que se fait surtout le passage de l'homme fossile aux races actuelles, et l'histoire détaillée de ces dernières confirme de tout point cette manière de voir. »

27. *Id.*, *Ibid.*, p. 774.

28. *Id.*, *Ibid.*

29. *Id.*, *Ibid.*, p. 777.

suis convaincu que le sang des petites races quaternaires entre pour une forte part dans la composition des populations actuelles. Si mes yeux et mes appréciations journalières ne m'abusent, l'observation directe confirme à chaque instant cette conclusion [...]»³⁰.

Quatrefages, mêlant constamment les points de vue synchronique et diachronique, dénie expressément aux Poméraniens vus à Paris toute ressemblance avec le type aryen, et postule une différence génétique entre les Prussiens et les autres ethnies allemandes :

Nos malheurs ont amené des régiments poméraniens jusque dans Paris. Nous avons pu juger de leur type. A-t-il quelque rapport avec le type aryen ? [...]. Sans doute l'Allemagne proprement dite a eu sa part des races quaternaires. Mais à en juger par les fossiles, encore fort rares il est vrai, recueillis dans le loess du Rhin, la race paléontologique locale se rattache au type grand et dolichocéphale et nullement au type qui s'est conservé chez les Finnois. Ainsi tout autorise à penser que la Prusse et l'Allemagne diffèrent par leurs éléments préhistoriques aussi bien que par leurs éléments historiques³¹.

Ce mélange des perspectives entraîne bien souvent des assertions énormes : « [...] la race aryenne est représentée dans l'Allemagne proprement dite à peu près uniquement par son rameau germanique³². » Paradoxalement, ce discours dont la visée est d'anéantir le mythe de l'unité allemande contribue à créer le mythe de l'unité de la race allemande. La démarche de Quatrefages est celle d'un raciste qui ne doute de rien et s'attribue la capacité de retrouver les vestiges les plus anciens de l'humanité en observant crânes et faciès de ses contemporains :

Par exemple, on nous dit parfois : Comment pouvez-vous prétendre déterminer une race ou la reconnaître avec deux ou trois têtes osseuses ? À ceux qui s'expriment ainsi je demande à mon tour si deux ou trois têtes de bouledogues ne permettent pas de reconnaître qu'elles n'ont jamais appartenu à des lévriers ? [...] j'ajoute encore : Ne reconnaîtrez-vous pas d'emblée pour avoir appartenu à un nègre une tête à peau noire, à nez épaté, à lèvres saillantes, à chevelure crépue ? Quel motif avez-vous pour refuser aux caractères ostéologiques chez l'homme, la signification que vous leur accorderez lorsqu'il s'agit des animaux³³ ?

Face à une démarche aussi peu scientifique, on comprend la violence de la réaction de Virchow. Il se montre profondément choqué par le fait que des collègues français tels que Broca et Lagneau soutiennent Quatrefages, alors que son prédécesseur Pruner avait connu un cuisant échec avec son « roman mongoloïde ». Un retour en arrière permet d'expliquer l'incompréhension de Virchow face à l'anthropologie française, qui néglige de réfuter une théorie intenable en raison de la conjoncture politique du moment. Les questions théoriques

30. *Id.*, *Ibid.*, p. 779.

31. Armand de QUATREFAGES, « Les origines européennes – La race prussienne », *La Revue Scientifique*, n° 2, 13 juillet 1872, p. 28.

32. Quatrefages II, p. 102.

33. Armand de QUATREFAGES, « Les origines européennes – La race prussienne », *La Revue Scientifique*, n° 2, 13 juillet 1872, p. 30-31.

fondamentales sous-jacentes à l'affrontement entre Quatrefages et Virchow avaient déjà divisé l'anthropologie parisienne avant la guerre. Concernant la découverte du type estonien, Pruner fait le 4 juin 1868 devant la Société d'anthropologie une démonstration de sa méthode dans la discussion sur les ossements humains des Eyzies, la découverte de l'homme de Cro-Magnon :

Or je crois avoir démontré ailleurs que tous ces crânes de l'âge du renne, que j'ai appelés provisoirement *mongoloïdes*, constituent une double série dont l'une se rapproche du Lapon et l'autre du Finnois de nos jours. Maintenant [...] les crânes périgourdiens entrent évidemment dans le cadre du groupe mongoloïde en ce qui concerne le plan architectural du crâne et de la face. [...] mais si ces crânes sont, d'une part, mongoloïdes, et ne sont, de l'autre, ni lapons ni franchement finnois, de quel autre type peut-on les rapprocher ? Ici, ma réponse ne peut être que suggestive. [...] Or, passant en revue les crânes mongoloïdes qui se trouvent au Jardin des Plantes, je fus frappé de l'analogie que présente le crâne esthonien actuel avec celui de l'ancien périgourdin³⁴.

Et Pruner de conclure après quelques observations rapides concernant la constitution du spécimen :

En résumé, cet aperçu des détails anatomiques nous autorise, ce me semble, à considérer le troglodyte du Périgord comme affilié aux autres mongoloïdes de l'âge du renne ; et là où se trouve le représentant du Lapon et du Finnois, l'Esthonien occuperait de plein droit sa place³⁵.

Le butin de Pruner est celui du glaneur dont les trouvailles, issues d'associations plutôt que de déductions, ne peuvent être qualifiées de scientifiques. Et que dire de fantasmagories telles que la suivante :

Apposons comme signature à tout ce qui a été dit sur la structure massive des ossements les trois mots de l'illustre Scandinave : *Fennones corpore toroso* (Linné). [...] Mais en revanche ces gaillards de l'époque paléontologique pourraient bien jeter une lumière inattendue sur les passages des sagas de la Scandinavie, où il est question de nains versés dans la sorcellerie et de géants terrifiants par leur violence. Quant aux premiers, on s'est aisément accoutumé à les considérer comme Lapons ; quant aux géants, on les prenait pour des êtres mythologiques. Mais si, parmi les Finnois primitifs, il en était de la taille et de l'aspect de nos Périgourdiens, ils pouvaient bien en imposer même à des Scandinaves³⁶.

C'est à Paul Broca que revient le mérite d'avoir mis en lumière toute l'incohérence du discours prunérien :

Quel est, depuis six ans, le principal et continu sujet de discussion entre M. Pruner-Bey et moi ? c'est la théorie de Retzius. Fidèle à cette théorie [...] M. Pruner-Bey soutenait que tous les peuples préaryens de l'Europe étaient brachycéphales, et que la dolichocéphalie avait été introduite pour la première fois

34. *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, 1868, séance du 4 juin 1868, « Discussion sur les ossements humains des Eyzies », p. 416-454. Citation p. 419-421.

35. *Id.*, *Ibid.*, p. 424-425.

36. *Id.*, *Ibid.*, p. 425-426.

dans cette partie du monde par les immigrants asiatiques. Telle était chez lui la force de cette idée qu'il attribuait sans hésitation à la race aryenne, et spécialement au rameau celtique, tous les crânes préhistoriques dont le type était dolichocéphale. Je soutenais, au contraire, que la multiplicité des types était antérieure à l'arrivée des Indo-Européens ; que la dolichocéphalie avait été prédominante dans une grande partie de l'Europe pendant toute l'époque de la pierre polie ; qu'elle remontait même à l'époque de la pierre taillée et aux temps paléontologiques ; et j'ajoutais enfin, mais non sans réserve, que, loin d'être le résultat d'une importation relativement très récente, elle avait été, selon toute probabilité, le type de nos premiers autochtones, c'est-à-dire qu'elle avait précédé l'apparition de la brachycéphalie, dont j'admettais d'ailleurs la très haute antiquité³⁷.

Broca amorce un discours de la méthode en reprochant à Pruner de « rendre les faits esclaves de ses théories » : « Comment se fait-il donc que jusqu'ici M. Pruner-Bey et moi nous n'ayons pas pu nous mettre d'accord ? C'est parce que nous n'avons pas la même méthode. [...] Et voici en quoi nos méthodes diffèrent : Je subordonne les théories aux faits et mon savant collègue subordonne les faits aux théories³⁸. »

Le pêché capital de Pruner est aux yeux de Broca l'inflation du concept de race mongolique, induite par le flou du terme « mongoloïde » qui trahit une pensée fondée exclusivement sur l'analogie. En bon anatomiste, Broca dissèque par le menu tous les éléments d'un argumentaire dont il ne reste plus rien à la fin de ce que l'on peut bien appeler une « déconstruction » :

Or, aujourd'hui, en présence des crânes des Eyzies, qui sont évidemment dolichocéphales, M. Pruner-Bey laisse tomber son substantif ; il ne garde que l'épithète [...]. Remarquez cependant combien ce mouvement de conversion est ingénieux. [...] À discuter sur la dolichocéphalie ou la brachycéphalie, on risque donc de se trouver aux prises avec des faits inexorables. Les caractères que M. Pruner-Bey appelle *mongoloïdes* sont bien autrement élastiques. [...] si l'on nous disait que les crânes des Eyzies sont *mongoliques*, il suffirait de quelques mots pour prouver le contraire. Mais *mongoloïde* est vague et incertain ; il n'indique qu'une analogie, aussi éloignée qu'on voudra, avec le type mongolique ; c'est comme un parfum de ressemblance, qui se sent plutôt qu'il ne se dépeint³⁹.

Broca n'en reste pas à une simple joute oratoire. Comme le type de la race estonienne n'est pas clairement défini, Broca s'engage sur le terrain de la pratique craniométrique et oppose à Pruner les mesures des crânes estoniens qu'il avait trouvés à Paris. La démolition des thèses de Pruner par les données chiffrées est absolue :

Il est clair en tous cas que les Esthoniens ne peuvent pas être considérés comme dolichocéphales. L'indice céphalique moyen des cinq crânes est de 80.59 ; celui des quatre crânes d'hommes est de 81.82. C'est une brachycéphalie modérée,

37. *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1868, séance du 18 juin 1868, Paul BROCA, « Les crânes des Eyzies et la théorie estonienne », p. 454-514, en particulier p. 456.

38. *Ibid.*, p. 459 et 457.

39. *Ibid.*, p. 466-467.

moindre que celle de la plupart des peuples mongoliques, mais cependant très-bien caractérisée encore. Ainsi les crânes esthoniens, que l'on est allé chercher à cause de leur prétendue dolichocéphalie, et parce qu'il fallait à toute force trouver un peuple mongolique dolichocéphale pour le rapprocher de la race des Eyzies, les crânes esthoniens, dis-je, ne sont même pas dolichocéphales⁴⁰.

En attribuant des caractères « mongoloïdes » à l'homme des cavernes de la Lesse découvert près de Namur en 1866, Pruner-Bey s'était fait un allié en la personne du fouilleur Belge Edouard François Dupont⁴¹. La classification de Pruner, qui avait examiné notamment les fossiles du trou du Frontal, est reprise par Dupont. Lors du congrès international d'Archéologie et d'Anthropologie à Bruxelles en août 1872, une vive discussion éclate sur le site à propos des caractères raciaux des hommes fossiles trouvés dans la grotte de la Naulette et dans le trou du Frontal près de Furfooz. Pruner et Dupont sont contredits sur place par Lagneau qui ne reconnaît aux débris aucun caractère touranique, et opte plutôt pour une race dolichocéphale et robuste, par Hamy qui distingue trois types différents, et par Virchow qui met l'assemblée en garde contre une surestimation de la forme crânienne dans la définition d'une race, remarque applaudie par Quatrefages. Virchow, on s'en doute, rejette toute ressemblance mongoloïde ou australoïde ; il considère que la recherche sur des fossiles de même site permet pour l'instant de constater tout au plus au sein d'une même race des variations d'une telle ampleur qu'on serait tenté d'en conclure à la présence de races différentes. Une trêve semble s'annoncer lorsque Dupont reconnaît à la fin du congrès que la Belgique était habitée à l'époque quaternaire par plusieurs races et que l'homme de Furfooz appartient à une race mêlée⁴².

Après le congrès de Bruxelles, la guerre des crânes reprend de plus belle. Dans la polémique entre Virchow et Quatrefages, on voit transparaître l'ascendant exercé par Broca sur son homologue prussien, et la dispute franco-prussienne ressemble bien à une reproduction des querelles franco-bavaroises antérieures. Dans sa première réponse à Quatrefages, Virchow relève trois types de crânes préhistoriques trouvés entre l'Elbe et la Vistule pour les comparer à des crânes finnois et esthoniens mesurés par ses soins afin d'opposer des arguments empiriques à Quatrefages. Virchow compte ainsi « opposer la méthode allemande à la méthode française » et indiquer la voie à suivre dans de futures recherches⁴³. Sa méthode est sensiblement

40. *Ib.*, *Ibid.*, p. 478.

41. Voir en particulier *Étude sur l'ethnographie de l'homme de l'âge du renne dans les cavernes de la vallée de la Lesse, ses caractères, sa race, son industrie, ses mœurs*, Bruxelles, 1867.

42. Voir J. MESDORF, « Der internationale Congress der Archäologen und Anthropologen in Brüssel », in *Correspondenz-Blatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, n° 11 (nov. 1872), p. 81-85 ; n° 12 (déc. 1872), p. 89-95. Voir également Rudolf VIRCHOW, « Über die ursprüngliche Bevölkerung Deutschlands und Europas », in *Die vierte allgemeine Versammlung der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte zu Wiesbaden am 15. bis 17. September 1873*, Braunschweig, 1874, p. 47.

43. Rudolf VIRCHOW, « Les crânes finnois et esthoniens comparés aux crânes des tombeaux du nord-est de l'Allemagne », *La Revue Scientifique*, n° 14, 5 octobre 1872, p. 313-318, citation p. 318. Paru en allemand dans *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, octobre 1871 à novembre 1872, Berlin, 1872, p. 74-84, « Vergleichung finnischer und esthnischer Schädel mit alten Gräberschädeln des nordöstlichen Deutschlands ».

celle que Broca avait adoptée dans sa critique de Pruner : « Observons d'abord avant d'interpréter⁴⁴. » Virchow constate que la plupart des crânes trouvés dans le nord-est de l'Allemagne sont dolichocéphales ou mésocéphales, et il semble prendre un malin plaisir à présenter parmi les rares spécimens brachycéphales la tête d'un Frison dont l'appartenance à la race germanique est incontestable. Par ailleurs il évite de se prononcer clairement sur les origines ethniques des crânes. Cette retenue s'explique par son souci de ne pas fixer arbitrairement un type crânien slave par opposition à un type germanique. Le résultat des mesures comparatives est sans équivoque : Virchow ne trouve aucune ressemblance entre les crânes du nord-est de l'Allemagne et le type finnois⁴⁵. Quant aux crânes estoniens, tous de faible capacité, les variations individuelles sont trop grandes pour établir un type : « Ce qui est certain, c'est que les crânes esthoniens n'ont pas le caractère brachycéphale pur des crânes finnois, et qu'ils sont plutôt mésocephales ou orthocéphales⁴⁶. » Là encore, il est d'accord avec Broca. Compte tenu des différences extrêmement prononcées entre les crânes lapons et les crânes finnois, Virchow renouvelle sa position de Bruxelles, il pose ainsi comme problème majeur de l'anthropologie la question des limites de la mutabilité d'éléments ethnologiques à l'intérieur d'une même race.

Somme toute, Virchow reproche à son adversaire de ne pas appuyer ses assertions sur des faits, de ne pas avoir entrepris de recherches empiriques, mais de reproduire des citations de seconde ou de troisième main, et il accorde à nouveau une grande importance aux caractères craniologiques :

Jusqu'ici on était habitué, en anthropologie, à considérer les caractères craniologiques comme les plus importants des caractères physiques des races, parce que la tête et particulièrement le crâne qui contient le cerveau, représentent la partie la plus noble du corps. L'examen craniologique me paraît encore plus spécialement nécessaire lorsqu'il s'agit de l'homme quaternaire et de sa descendance, car il ne nous est rien resté de lui, dans les cas les plus favorables, que quelques os⁴⁷.

La question centrale posée par Virchow à son adversaire, « Ulysse des craniologistes », est la suivante :

Ce qui est au contraire en discussion, c'est de savoir si, pendant le laps énorme de temps qui s'est écoulé depuis l'époque quaternaire, *la même race, présentant les mêmes caractères typiques, a continué d'habiter le même pays*, et si l'on peut encore la reconnaître actuellement⁴⁸.

44. Voir *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, 1868, séance du 4 juin 1868, p. 446.

45. Voir Rudolf VIRCHOW, *ibid.*, p. 316.

46. *Id.*, *ibid.*, p. 317.

47. Rudolf VIRCHOW, « La méthode scientifique en anthropologie », *La Revue Scientifique*, n° 42, 19 avril 1873, p. 981-989 ; en allemand : « Ueber die Methode der wissenschaftlichen Anthropologie. Eine Antwort an Herrn de Quatrefages von Rudolf Virchow », *ZfE*, 4 (1872), p. 300-320. Citation p. 983.

48. *Id.*, *ibid.*, p. 984-985.

Virchow tient à se démarquer de la position des chercheurs qui soutiennent sans preuve la théorie de l'existence d'une population touranique en Europe avant l'invasion des Aryens, dont descendrait la « partie brachycéphale et basanée de la population actuelle de l'Europe » :

Non seulement la puissance de l'hérédité aurait conservé le vieux type touranique, en dépit des alliances entre les familles des deux races, mais même, c'est du moins ce que l'on devrait conclure, le sang touranique l'emporterait de plus en plus sur le sang aryen⁴⁹.

Et pour Virchow, se proposer de déterminer quels ont été les véritables peuples primitifs de l'Europe relève de la science-fiction :

On n'a pas découvert la race qui la première a eu la forme humaine et qu'on suppose devoir être considérée comme la souche unique d'où sont sortis tous les peuples. Les *Adamites* enfin nous manquent encore. Nous ne savons pas même quand l'homme a pour la première fois foulé le sol de l'Europe⁵⁰.

Certes, et là encore Virchow rejoint Broca, les crânes les plus anciens trouvés à Engis sur les bords de la Meuse et en Dordogne sont dolichocéphales et présentent ainsi une ressemblance avec le type aryen, mais tous les Aryens étaient-ils dolichocéphales et blancs de peau ? Et Virchow de revenir à la question cruciale :

Jusqu'à quel point les caractères physiques d'une race peuvent-ils étendre leurs variétés ? [...] en d'autres termes, des influences déterminées ne peuvent-elles pas, chez un peuple comme dans une famille, chez une race comme chez un individu, communiquer au caractère physique des déviations durables et héréditaires si fortes, qu'elles finissent par rendre très-difficile ou même impossible de reconstituer la race dans son ensemble⁵¹ ?

Pour expliquer la présence d'une variété à teint foncé, il y a donc plusieurs interprétations possibles :

Il se peut que, dans cette variété, nous ayons devant nous les descendants d'une race primitive antérieure aux Aryens ; il se peut que de lentes modifications aient transformé la constitution physique d'immigrants aryens ; il se peut enfin que ces deux causes se trouvent réunies. Pour ma part, je suis disposé à adopter la dernière hypothèse, mais je me sens incapable, jusqu'à présent, de distinguer entre les possibilités ; d'indiquer, par exemple, ce qui, dans la brachycéphalie des peuples modernes, peut être attribué au sang pré-aryen, et ce qui peut provenir de changements subséquents imprimés au caractère de la race par la civilisation et les mœurs⁵².

49. Rudolf VIRCHOW, « Les peuples primitifs de l'Europe », *La Revue Scientifique*, n° 1, 4 juillet 1874, p. 1-13. Citation p. 8.

50. *Id.*, *Ibid.*, p. 12.

51. *Id.*, *Ibid.*, p. 9.

52. *Id.*, *Ibid.*

Quand Virchow analyse les implications idéologiques de l'hypothèse estonienne de Pruner-Quatrefages, il y décèle d'anciens préjugés qui voyaient dans la forme dolichocéphale l'expression d'une race privilégiée, le type aryen d'origine, position qu'il s'empresse de rectifier en rapportant les résultats des recherches récentes du professeur Calori de Bologne :

On sait maintenant non seulement que la brachycéphalie est très-commune en Allemagne, en France et en Italie, mais encore que le cerveau brachycéphale est beaucoup plus gros et plus développé que le cerveau dolichocéphale. On sait de plus qu'une grande partie des crânes les plus anciens étaient dolichocéphales. C'est ce que prouvent notamment les fameux crânes de la caverne d'Engis, en Belgique, où les restes de l'éléphant primitif, du mammoth, étaient mêlés aux restes de l'homme⁵³.

LE CRÂNE GERMANIQUE OU LE NON-SENS DE LA CRANIOMÉTRIE ALLEMANDE

Les implications idéologiques et les défauts méthodiques des thèses de Quatrefages rejoignent une problématique à laquelle Virchow est confrontée au sein même de la Société allemande d'anthropologie. Est-il possible de déterminer par des caractères craniologiques le type d'une race, le crâne germanique dolichocéphale existe-t-il ? Virchow fait cavalier seul contre ses collègues du sud de l'Allemagne qui croient fermement en l'existence d'un crâne germanique typique de forme dolichocéphale.

Le 10 août 1872, quinze jours avant le congrès de Bruxelles, il s'adresse à ses confrères allemands à l'occasion de la troisième rencontre de la Société allemande pour l'anthropologie, l'ethnologie et la préhistoire à Stuttgart dans une contribution qui combat les thèses de Quatrefages d'une manière plus conséquente et plus systématique que dans ses articles publiés ultérieurement en France.

Virchow inverse radicalement la perspective en contestant la thèse couramment admise selon laquelle la dolychocéphalie est le trait caractéristique des peuples de culture développée (tels les Germains et les Celtes), alors que la brachycéphalie est considérée comme une tare :

53. *Id.*, *Ibid.*, p. 12. Voir également la critique indirecte de *Cranica ethnica* de Quatrefages et Hamy, Paris, 1873 : « L'opinion émise par moi que la race dolichocéphale d'Engis différerait de la race dolichocéphale de Cro-Magnon a été récemment adoptée par MM. de Quatrefages et Hamy ; mais ces auteurs tombent bientôt après dans de nouvelles erreurs, quand ils réunissent les crânes d'Engis, ceux de Canstatt, du Néanderthal et beaucoup d'autres, en un groupe commun, qu'ils assimilent aux Australiens modernes. [...] cette tendance de l'anthropologie comparée n'est pas récente ; elle se rattache à celle qui consiste à faire concourir les peuples préhistoriques à une théorie du développement de l'humanité, basée sur des arguments imaginés *a priori*. Les Australiens et les Esquimaux sont des races inférieures, donc les races préhistoriques doivent se rattacher à eux : voilà la déduction. Mais les crânes les plus anciens, ceux d'Engis, d'Olmo, de Cro-Magnon n'offrent précisément aucun des caractères des races inférieures. »

S'il en résulte donc aujourd'hui que la brachycéphalie englobe probablement la majorité de la population européenne, qu'elle est le type dominant en Europe, et que les brachycéphales ne se différencient que très peu qu'on les étudie en Allemagne du Nord ou en Italie du Nord, alors, Messieurs, vous accorderez qu'il est un peu douteux d'aller jusqu'en Estonie en se fondant sur ce type et de voir dans une petite race, déchue et tombée au plus bas suite à un servage la véritable base de ces Européens civilisés⁵⁴.

Le message adressé à ses collègues allemands revient à une mise en garde contre toute hypothèse hâtive tirée de l'observation de crânes anciens, d'autant que le tiers comparant, le crâne moderne, n'est même pas bien connu. Il s'agit pour l'instant d'évaluer la pertinence de critères raciaux à l'intérieur d'un champ d'étude anthropologique : « Demandons-nous donc s'il n'y a pas eu des Germains brachycéphales comme il y en a eu indubitablement des dolichocéphales⁵⁵. »

Et nous voici sur le terrain glissant de la spéculation sur les corrélations entre milieu, culture, activité cérébrale et formes crâniennes. Si la dolichocéphalie se fait plus rare au cours de l'évolution, la question s'impose :

Cela n'est-il pas lié en quelque sorte à l'évolution du cerveau ? Cela n'a-t-il rien à voir avec la formation progressive que le cerveau acquiert sous l'influence des stimuli qu'il reçoit ? Et cette évolution supérieure du cerveau, qui nous paraît immanquablement une garantie du progrès civilisationnel, n'est-elle pas à imputer au fait que plus l'organe remplit souvent et mieux ses fonctions, plus il se développe de manière favorable⁵⁶ ?

Dans ce contexte, le savant renvoie pour la première fois aux résultats iconoclastes de Calori (la capacité cérébrale des brachycéphales est supérieure à celle des dolichocéphales) ; vu que les races anciennes et celles considérées comme primitives sont majoritairement dolichocéphales, il faut envisager la possibilité d'une évolution de la dolichocéphalie vers la brachycéphalie à l'intérieur d'une seule et même race. Ainsi, Virchow montre que l'hypothèse d'un crâne germain prototypique qui serait dolichocéphale n'est pas vérifiable. Il renforce cette position au cours du quatrième congrès de la Société allemande à Wiesbaden en septembre 1873 :

[...] il faut au moins aller aussi loin que nos voisins occidentaux et considérer celle-ci [la dolichocéphalie] comme une particularité de la plupart des Ariens ou Indoeuropéens. Alors tout ce qui est arien serait dolichocephale, et ainsi notamment, comme je l'ai déjà indiqué hier, les yeux bleus, les cheveux clairs, la peau blanche, la grande stature etc. Cela ne serait donc pas exclusivement germanique mais arien en général. [...] ; on en arrive alors là, où M. de Quatrefages est arrivé, c'est-à-dire à amalgamer sans autre façon Slaves et Germains. Et il n'y aurait plus de raison non plus de ne pas leur

54. Rudolf Virchow, à propos de la race prussienne, in *Die dritte Allgemeine Versammlung der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte zu Stuttgart am 8. bis 11. August 1872*, p. 49-57, en particulier p. 55.

55. *Ibid.*, p. 56.

56. *Ibid.*

accoler également les Lettons et de caractériser les Celtes et les Germains, les Slaves et les Lettons tous comme ayant la peau claire, les yeux bleus, les cheveux blonds, une stature grande et robuste et un crâne dolichocéphale. Si vous appliquez une telle méthode aux populations actuelles, vous vous convaincrez rapidement du fiasco auquel on aboutit ce faisant⁵⁷.

Les déboires des Français servent ici de repoussoir, et pourtant, les critères que Virchow emploie dans son argumentation ne sont pas spécifiquement scientifiques, mais reposent sur le sens commun :

Si vous vous rendez dans des régions où Germains et Slaves habitent côte à côte de manière visible, où Lettons et Germains se rencontrent, alors vous trouverez qu'il existe là certains critères pour distinguer les nationalités ; tout le monde y dit celui-ci est un Slave, celui-là un Allemand⁵⁸.

Virchow, pour ce qui est de la distinction entre races, en revient finalement à dénier à la forme du crâne toute valeur discriminante, tant en synchronie qu'en diachronie ; se gardant bien d'utiliser le terme d'évolution, Virchow attribue aux conditions de vie des différentes communautés d'habitat la répartition progressive en lignes dolichocéphales et brachycéphales :

Chez tous les grands peuples civilisés se forment facilement, comme dans les familles nombreuses ou les communautés d'habitation, des groupes isolés qui vivent différemment, ont des activités différentes de celles des autres. Si cela se maintient pendant plusieurs générations, on peut compter sur le fait qu'avec le temps ils deviendront différents sur le plan physique également et qu'au fur et à mesure se développeront dans des lignées de plus en plus divergentes des caractéristiques familiales ou tribales différentes. C'est ainsi que je pense encore jusqu'à aujourd'hui qu'il est possible qu'il existe des Germains brachycéphales, sans avoir toutefois une opinion très arrêtée en la matière⁵⁹.

Après avoir radicalement mis en question le premier critère de classification anthropologique pratiqué par tous ses contemporains, la craniométrie, Virchow va réagir à la provocation d'un certain modèle français en tombant dans le piège d'une superstition nourrie de statistiques à partir de critères physiques accessoires (taille, teint, couleur des cheveux et des yeux). Il rend la « querelle française » responsable de la classification des habitants de l'Europe centrale en deux catégories, une population arborigène de type finnois, estonien ou ligure dont les caractéristiques sont distinctes de celles de l'immigration aryenne ultérieure. Cette manière de voir a entraîné des relevés sur grande échelle de critères physiques extérieurs que Broca a exploités dans sa classification des races sur le sol français. En

57. Rudolf Virchow, « Ueber die ursprüngliche Bevölkerung Deutschlands und Europas », in *Die vierte allgemeine Versammlung der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte zu Wiesbaden am 15. bis 17. September 1873*, Braunschweig, 1874, p 51.

58. *Ibidem*.

59. *Id.*, *Ibid.*, p 53.

totale contradiction avec la circonspection méthodologique dont il avait fait preuve jusque-là, Virchow se montre jaloux de l'exemple français :

Nous n'avons rien d'analogue en Allemagne. Je me suis adressé ces derniers temps au gouvernement russe pour inciter à un relevé analogue en ce qui concerne les populations finnoises, puisque c'est là que réside précisément le noyau de nos différends [...]. J'ajoute tout de suite que ces examens ne peuvent se limiter à l'Allemagne et à la Russie, mais devront être étendus ultérieurement à l'ensemble de l'Europe, car ces mêmes questions concernant les races brachycéphales et dolichocéphales (les brunes comme brachycéphales, les blondes comme dolichocéphales) se retrouvent en Italie, en Angleterre, etc.⁶⁰.

Et de demander que l'on organise des relevés statistiques (âge, couleur des yeux et des cheveux ; taille et force physique) dans les écoles et les conseils de révision. Ce faisant, il accepte que certains membres de l'assemblée fassent passer une motion exigeant que l'appartenance à la confession soit mentionnée, car dans certaines régions, la forte présence des Juifs fausserait les résultats⁶¹. Son obsession va mener Virchow jusqu'en Finlande, où, en 1874, il constate parmi trois types de la population finnoise une forte proportion de blonds⁶². Des relevés sur 6 760 000 écoliers allemands publiés par Virchow en 1886 montreront que la majorité présente des caractéristiques mixtes. 31,8 % seulement sont des blonds aux yeux bleus ; parmi les Prussiens, les blonds sont plus nombreux que chez les autres Allemands⁶³. Lorsque Virchow quitte le terrain des origines pour aborder celui d'une analyse statistique synchronique à partir des critères de l'évidence apparente, il cherche encore à opposer à Quatrefages des faits. En changeant de critères et d'échelle, il rend certes caduque la bipartition de la population européenne qu'il attribuait à la « querelle française », mais son nouveau terrain d'investigation est singulièrement mouvant, car les critères simplifiés qu'il retient ne permettent pas de problématiser la notion de « race humaine », et risquent même de banaliser un classement hiérarchiquement interprétable de l'espèce humaine. La joute franco-prussienne issue de la guerre de 1870 a conduit l'humaniste Virchow dans un champ de recherche singulièrement miné.

Helga JEANBLANC, Université de Montpellier III

60. *Id.*, *Ibid.*, p 28-29.

61. *Id.*, *Ibid.*, p 30.

62. Voir Erwin H. ACKERKNECHT, *Rudolf Virchow, Arzt – Politiker – Anthropologe*, Stuttgart, 1957, p. 175.

63. Voir *Id.*, *Ibid.*, p. 177-178.

Sibylle BENNINGHOFF-LÜHL

Collections, citations et crânes : rhétorique et savoir chez Virchow

Le 13 octobre 1902, les membres de la Société berlinoise d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire (la BGAEU, *Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*) se rassemblèrent au Musée ethnologique de Berlin pour honorer la mémoire du défunt Rudolf Virchow. La tribune était drapée de crêpe noir et « le mur derrière cette dernière était décoré de végétaux exotiques luxuriants. Au milieu, se trouvait le buste de feu le président d'honneur de la Société, Rudolf Virchow, que le sculpteur M. Arnold venait d'achever. Un palmier surmontait le buste¹. » Le 4 janvier de la même année, Virchow, qui se rendait à une session de la Société de Géographie, avait glissé en sautant du tramway au croisement de la rue Wilhelm et de la rue de Leipzig et s'était cassé le col du fémur – *fractura colli femoris sinistra intertrochanterica*. Il mourut des suites de cet accident le 5 septembre car, dit-on par la suite, il n'avait pas supporté « l'inactivité forcée »². Virchow entra dans les archives qu'il avait lui-même fondées en 1869, non pas seulement à cause de cette représentation de sa mort souvent mentionnée depuis, mais peut-être encore plus à cause du compte rendu de cette cérémonie d'hommage organisée lors des funérailles, qui parut dans la *Revue d'Ethnologie (Zeitschrift für Ethnologie)* en 1902 en même temps qu'un portrait de Virchow. L'avis de décès, la description de la cérémonie au Musée ethnologique, les messages d'excuse qu'avaient envoyés du monde entier ceux qui n'avaient pu se déplacer, les innombrables lettres de condoléances, l'arrangement somptueux de la pièce évoquent une impressionnante mise en scène destinée à invoquer les mânes du grand homme. Avec les illustrations, les textes, les discours oraux ou écrits, avec la mise en scène de la mort en un tableau vivant, et l'humilité des survivants prompts à se

1. *Zeitschrift für Ethnologie*, Berlin, 1902, p. 311 sq.

2. Voir Heinz SIMON et Peter KRIETSCH, *Rudolf Virchow und Berlin*, Berlin, 1985, p. 73.

ravaler au rang d'épigones qui en appellent encore une fois, et ce ne sera pas la dernière, à l'esprit universel d'un maître gigantesque, la BGAEU organisa autour du buste de Virchow une composition qui était un monument en soi.

Pour faire revivre le mort, la BGAEU eut recours à une forme rhétorique que Virchow, son fondateur et président pendant de longues années, avait lui-même utilisée avec constance et habileté, traitant la question de l'origine de l'homme sur un mode esthétique et mettant ainsi en scène le pouvoir du naturaliste qui rend crédibles ses innovations et le résultat de ses recherches par une construction verbale et iconographique³. Dans ses lettres, ses articles, ses photographies, ses dessins, ses registres, ses cartes, ses statistiques, ses comptes rendus, et aussi par ses compositions verbales et scéniques, Virchow n'eut de cesse de rechercher un contrôle centralisé des informations et du discours. Ce qui l'intéressait c'était la logistique derrière la collecte, avec les possibilités d'unification et de coordination des matériaux engrangés qu'elle offrait. Comment, par quels moyens, et, en dernier recours, au moyen de quelle force, pouvait-on à la fin du XIX^e siècle créer, emmagasiner et diffuser du savoir de telle façon qu'il fût possible d'en avoir une vue synthétique depuis un point central et donc d'en parler de façon cohérente ? Où se situait ce point central et comment le saisir verbalement ? Quelle place occuperait l'archiviste au sein de ce réseau ? Quelle forme – et cela s'entend aussi au sens d'une rhétorique de la nécrologie et de la perpétuation d'une mémoire vivante du passé –, devaient prendre des archives parfaites afin de préserver et de dévoiler les ultimes secrets de l'humain, de ses origines et de son évolution potentielle ? Comment mettre en sécurité jusque dans la tombe les objets collectionnés, pourtant voués à la mort, comment sauver ces archives par le mot et par l'image pour leur offrir une seconde vie durable et profitable qui leur permette de surgir devant nos yeux comme éternellement vivantes, présentes et futures ?

Il s'agit ici de suivre cette relation de Virchow à une parole et à une écriture expressives, imagées et évocatrices, en partant de l'un de ses premiers écrits, datant de 1861, qu'il intitula *Goethe naturaliste et, spécifiquement, dans son rapport avec Schiller (Goethe als Naturforscher und in besonderer Beziehung auf Schiller)* et qu'il qualifia un jour lui-même de « peinture psychologique »⁴. Je pars de l'hypothèse que l'effort pour parvenir à des résultats scientifiques allait de pair avec une habile manipulation des mots et des images par laquelle devaient être rendus saisissables la nouveauté des résultats scientifiques et le progrès de la recherche. Comme l'a constaté Ackerknecht, Virchow était toujours en quête de termes appropriés à des réalités scientifiques complexes et cette démarche était caractéristique de

3. Voir Sibylle BENNINGHOFF-LÜHL, « Die Jagd nach dem *Missing Link* in den Verhandlungen der Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte », in Alexander HONOLD, Klaus SCHERPE (éd.), *Das Fremde : Reiseerfahrungen, Schreibformen und kulturelles Wissen. Zeitschrift für Germanistik*, Berlin, 1999, p. 105-121.

4. Rudolf VIRCHOW, *Göthe als Naturforscher und in besonderer Beziehung auf Schiller*, Berlin, 1861 (postface de Fritz Ebner p. 67-71, en particulier p. 67).

l'attention constante qu'il portait aux potentialités d'un discours scientifique actualisé : « Ses articles et ses discours fourmillent de digressions philologiques. Dans ses articles, il aborde à maintes reprises la question de la création de nouvelles expressions, de leur dérivation d'expressions plus anciennes et de leur orthographe⁵. » Dans cette exploration des possibilités de représentation de nouvelles découvertes scientifiques par le langage, les différentes façons de se réclamer de ses pères spirituels jouent un rôle particulièrement important ; ces techniques sont proches de celle de la citation. De cette dernière on dit qu'elle rappelle les morts à la vie, qu'elle les interpelle au-delà du seuil qui sépare la vie de la mort, qu'elle les éveille dans leur tombe. Le mot latin *citare* peut se traduire par « appeler », « convoquer » dans le sens également d'une influence exercée sur les esprits des morts, et il appartient à la famille du mot *excitare*, « faire lever », « animer », « exciter ».

Il est particulièrement intéressant d'observer comment Virchow conjure avec des images les biographies des deux grands poètes Goethe et Schiller, comment il les esquisse, leur confère un tour dramatique et, véritablement, les met en scène. L'esthétique n'est pas en ce cas une catégorie relative à l'organisation interne de la caractérisation des deux grands modèles uniquement, elle est aussi utilisée, grâce à différentes formes de citation, comme moyen de suggérer la personnalité et l'autorité de l'auteur, et de les rendre immédiatement présentes. Virchow met en œuvre différents éléments stylistiques tels que l'apostrophe, les jeux sur les temps ou les procédés rhétoriques de la nécrologie, de l'hommage posthume, de l'évocation des morts et de leur souvenir encore vivant, par la citation. Il y a dans ses textes une forme particulière de représentation, de théâtralité, qu'il manie avec virtuosité et que, toujours en quête de nouveauté, il s'attache plus tard à varier et à modifier dans ses écrits scientifiques comme dans les contributions qu'il rédigea en tant que membre directeur de la Société berlinoise d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire. Il élabora cette théâtralité de la citation au point de susciter jusqu'après sa mort des questions sur le personnage qu'il s'était forgé. Comment et par quels procédés du discours cet homme avait-il réussi à s'ériger en modèle, en esprit génial et universel ?

LA CITATION COMME SCÈNE

Dans son texte de 1861, Rudolf Virchow décrit, comme s'il y avait assisté, la première rencontre du poète Johann Wolfgang Goethe et du médecin, Friedrich Schiller, bien plus jeune mais bien plus grand. L'impression de présence immédiate émane de la façon particulière qu'a Virchow de citer ces deux grands esprits, détournée et complexe au point que l'on se demande à la lecture où se situe exactement la source première de l'information. Dans son discours sur Goethe et Schiller, Virchow se réfère

5. Erwin H. ACKERKNECHT, *Rudolf Virchow. Arzt – Politiker – Anthropologe*, Stuttgart, 1957, p. 131. Virchow analysa par exemple l'étymologie du mot fièvre (*Fieber*), et ce serait lui qui serait à l'origine de l'expression *Kulturkampf*.

constamment aux grands hommes de l'époque qui ont eux-mêmes parlé de Schiller et de Goethe et, parfois, ont connu ce dernier personnellement. Quasiment condensée en une seule phrase, la caractérisation du géant littéraire Goethe nous donne, sur un ton empreint de religiosité, une image très plastique du maître : « Il était là, l'enfant chéri des dieux, âgé d'à peine trente ans, lui vers qui convergeaient les regards de toute une nation, que les fils des meilleures familles jugeaient flatter d'avoir pour ami, et que le plus noble prince avait choisi pour conseiller et pour confident. Peut-être la fascination que chacun éprouvait venait-elle aussi de la prestance de cet homme dont Hufeland dit : "Jamais perfections physique et spirituelle ne s'allièrent avec autant de grâce qu'en Goethe à l'époque (1776)" (Carus), dont Lavater écrivit après leur première rencontre : "Apparition indescriptible, indiciblement agréable au regard" (Gessner : *Vie de Lavater*), et dont il dit même à son ami Zimmermann qu'il était le plus redoutable et le plus aimable des hommes (archives de Herder).⁶ »

Superposition des images, accumulation des autorités, auxquelles Virchow se réfère en une cascade de citations, constituent ici un étrange tableau. Virchow, jouant des évocations et des allusions, cite les grands esprits de son temps : Christoph Wilhelm von Hufeland, Johann Caspar Lavater, Carl Gustav Carus, Zimmermann et Herder, autant de noms qui s'adjoignent rétrospectivement à ceux des deux grands hommes, les mettent en valeur mais les recouvrent aussi d'un voile de mystère. Suivant la forme canonique de l'hommage au glorieux disparu, Virchow esquisse un portrait de Goethe, de sa carrière de poète puis de savant, et décrit sa relation à Schiller, qui a parcouru le même chemin en sens inverse : de médecin et homme de science, ce dernier est devenu philosophe et écrivain. C'est en tant que savant que Virchow perçoit Goethe, le grand maître et précepteur, et qu'il prend son parti, celui de l'homme qui découvrit l'os intermaxillaire. Il le défend à tous points de vue, le présente comme son modèle et, mélangeant différents niveaux de citation, se glisse dans sa posture. « Goethe fut le collaborateur le plus enthousiaste de la grande œuvre physiognomonique de Lavater », dit-il, qui mena à la théorie de l'origine vertébrale des os du crâne. Or c'est justement sur cette théorie, créée par Goethe, que Virchow fondait alors ses recherches⁷.

Virchow apparaît ici comme un nain sur les épaules du géant Goethe, un épigone qui cite le maître, et qui cite les maîtres qui eux-mêmes conjuraient le géant de la littérature, mais un épigone qui aime se voiler, faire oublier qu'il est un épigone. Évocation d'évocations, sa pratique de la citation provoque la confusion mais, par là même, assoit son autorité. Virchow ne reprend pas seulement les résultats des recherches du grand homme, mais aussi son but ultime : l'étude scientifico-philosophique du crâne, cette prétendue vertèbre particulièrement développée, qui marquerait le passage de l'animal à l'homme. Comme chez Goethe, le crâne sera donc observé et commenté de façon à la fois scientifique et artistique.

6. *Goethe als Naturforscher, op. cit.*, p. 53.

7. *Ibid.*, p. 60.

CONTEMPLER LES CRÂNES : UNE CITATION VISUELLE

Hésitant entre physiognomonie, science et art, Goethe avait cherché selon Virchow à faire progresser l'ostéologie, entre autres moyens, par l'esthétique. Cette tentative avait pris la forme de la poésie, en particulier dans le cas de l'identification du crâne de celui que l'on dit avoir été son meilleur ami, Schiller. Virchow écrit : « À Rome, à l'Académie Saint-Luc, il s'abîma dans la contemplation du crâne de Raphaël, et à Weimar lui échut le difficile devoir d'identifier le crâne de Schiller que l'on avait retrouvé dans une crypte parmi d'autres crânes, et ainsi de protéger encore, jusque après sa mort, l'ami aimé auquel il survécut si longtemps. Qu'il est émouvant le chant du vieillard qui saisit cette relique ! : *Mystérieux réceptacle ! Dispensateur d'oracles, / Comment suis-je digne de te tenir dans ma main* ⁸ ? C'était en l'an 1826⁹. »



Figure 1 – Goethe contemplant le crâne de Schiller. Buste de Gustav Eberlein.
© Gustav-Eberlein – Forschung eV. Hamm.Münden

8. « Geheim Gefäß ! Orakelsprüche spendend, / Wie bin ich werth, dich in der Hand zu halten? »

9. *Goethe als Naturforscher, op. cit.*, p. 62-63.

Quel secret recelait le crâne de Schiller, le « mystérieux réceptacle » dont l'aspect externe permettrait peut-être de conclure rétrospectivement à ses caractéristiques internes ? Guillaume de Humboldt, rendant visite à son ami Goethe à Weimar, s'exprima à ce sujet dans une lettre à sa femme, le 29 décembre 1826 : « Cet après-midi, j'ai vu chez Goethe le crâne de Schiller. Goethe et moi [Riemer, le discret confident, était là-aussi] le contemplâmes longuement. C'est un spectacle qui vous émeut profondément. Ce que l'on a vu vivant devant soi, chaleureux, animé de mille pensées et sentiments, le voici mort et figé comme une image de pierre. Goethe a la garde de ce crâne et ne le montre à personne. Je suis le seul à l'avoir vu et il m'a instamment prié de ne pas le divulguer¹⁰. » Humboldt raconte ensuite à sa femme comment Goethe a fait retirer le crâne de Schiller de l'ossuaire, puis l'a fait porter dans sa bibliothèque : « Il repose maintenant sur un coussin de velours bleu, sous une cloche de verre, qu'on peut cependant ôter », et de conclure « On ne se lasse pas de regarder la forme de cette tête. Nous avons à côté un moulage en plâtre du crâne de Raphaël. Celui-ci est plus régulier, mieux formé, la courbure en est plus égale. Mais la tête de Schiller a quelque chose de plus grand, de plus ample, quelque chose qui s'étend et se déploie en différents points, à côté des endroits où apparaissent des aplats et des dépressions. C'est un spectacle infiniment saisissant, et très curieux¹¹. »

Suite aux nombreux efforts de reconstitution des événements et de recoupement des sources, nous connaissons l'histoire de l'enterrement de Schiller, l'épisode mouvementé du vol de son crâne dans l'ossuaire, opéré peut-être sur ordre de Goethe, qui le fit transférer dans sa maison sur le Frauenplan à Weimar, l'histoire du regroupement des dépouilles de Goethe et de Schiller dans la crypte princière selon le vœu de Goethe, les doutes qui subsistent quant à l'authenticité de ces ossements gisant ensemble à Weimar. Cette question de l'authenticité des ossements a déclenché une véritable querelle, suite de preuves et de contre-preuves¹². Il est intéressant de noter que la BGAEU s'est mêlée à cette querelle, mais qu'elle ne s'est pleinement jetée de dans la bataille qu'après la mort de Virchow en 1902¹³.

10. Wilhelm von HUMBOLDT, cité d'après Albrecht Schöne, *Schillers Schädel*, Munich, 2002, p. 39.

11. Id., *Ibid.*, p. 40.

12. Voir à ce propos l'ouvrage très éclairant et doté d'une riche bibliographie de Henning Fikentscher, *Der heutige Stand der Forschung über Friedrich Schillers sterbliche Reste*, Mohrkirch, 1990.

13. Voir à ce sujet Albrecht Schöne, *Schillers Schädel*, *op. cit.*, notes 48 et 49. C'est surtout August von Froriep et Richard Neuhaus qui entreprirent des recherches anatomiques sur ce qu'on pensait être le crâne de Schiller.

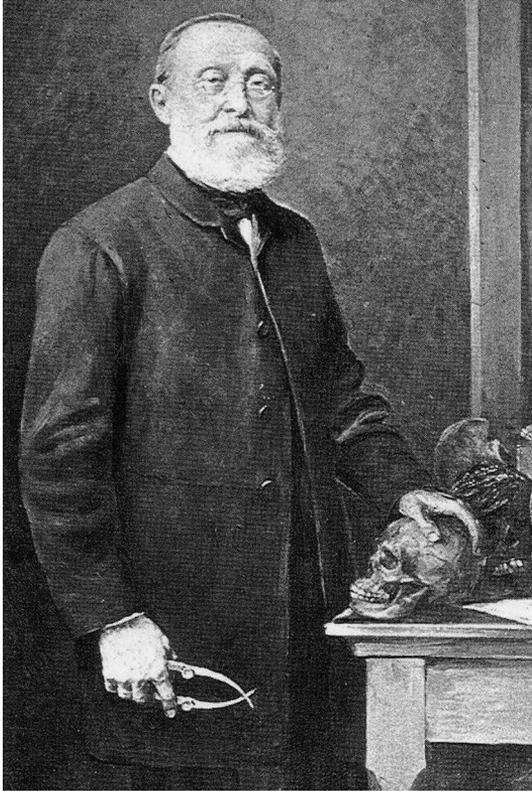


Figure 2 – Virchow, d’après Christian ANDREE,
Über Griechenland und Troja, Cologne et Vienne, 1991,

COLLECTION ET ORACLE

Les mots, les phrases, les rapports s’accumulent sans que les plus récents fassent oublier les plus anciens, et, comme nous venons de le voir, ce ne sont pas seulement des noms, mais aussi des images, des gestes, des poses qui sont citées. Les procédés de la citation, de la référence au maître de la part de l’*épigone*¹⁴, de l’évocation de sa pensée, de ses déclarations et de ses sentences qui prennent valeur d’oracles, servent à réaliser un scénario qui tend à faire revivre pour le présent et pour l’avenir l’esprit du grand homme. La BGAEU célébrera Virchow tout comme ce dernier avait célébré Goethe : « J’invite l’honorable assistance à lever son regard vers le portrait

14. À propos des *épigones*, voir Gert MATTENKLOTT, « Epigonalität », in G. MATTENKLOTT, *Blindgänger, Physiognomische Essays*, Francfort/Main, 1986, p. 72-100.

rayonnant de notre inoubliable maître qui nous regarde avec bienveillance, et à faire le serment de travailler infatigablement à l'avancement de la connaissance de l'homme, ainsi qu'il l'a fait lui-même, afin que son esprit reste vivant dans notre société de la même façon que son nom restera vivant pour l'humanité jusqu'à la fin des temps¹⁵ ! » Les membres du comité directeur de la BGAEU ne purent se définir pendant la cérémonie d'hommage posthume que comme ses épigones¹⁶.

Dans une « gigantesque enquête statistique », Virchow avait essayé de réfuter la thèse de l'existence d'une race allemande uniforme. Il avait aussi réuni la plus grande collection de crânes qu'on eût jamais vue. Les corps humains ou animaux, morts ou vivants, les parures, les pierres, les fossiles, et encore et toujours les crânes : autant d'objets concrets qui témoignaient du développement de l'humanité depuis la Préhistoire et devaient permettre non seulement de comprendre l'origine et l'évolution de l'homme, mais aussi de les mettre en scène de façon à ce que leurs spécificités apparussent clairement et à ce que la plastique guidât l'interprétation. Toutes les énigmes sur lesquelles butait encore la recherche devaient être résolues. La collection pour la création de laquelle Virchow avait lancé un appel, qu'il agrandit et géra jusqu'à sa mort, devait être unique en son genre – unique non seulement par son étendue, mais aussi par l'expérimentation d'une véritable logistique de la collection, de l'archivage et de l'exposition. Il ne s'agissait pas de rassembler des objets et des documents pour les laisser ensuite prendre la poussière, ni seulement d'organiser un lieu de mémoire et de recherche. La BGAEU s'efforçait bien plutôt de créer « un centre de gravité pour les recherches anthropologiques menées en ordre dispersé¹⁷ ». Berlin devait devenir la chambre au trésor et la chambre des morts de l'Empire, lieu central de la mémoire, où l'on apporterait des bijoux au collectionneur comme on apportait des offrandes funèbres à un archonte, et où ceux-ci seraient exposés et mis en valeur. Berlin deviendrait ainsi une crypte, une chambre funéraire ouverte au public qui permettrait, comme le voulait le progrès scientifique, de représenter la vie dans la mort. C'est ce que voulait la BGAEU, et c'est en ce sens qu'elle se développa comme par elle-même, le point culminant de ce développement étant la création des archives. Elle réunit une énorme masse de documents et de connaissances et tenta de combler même ce qui en principe ne pouvait être représenté, les lacunes de la recherche : « On crut pouvoir rassembler tout le savoir acquis sur l'homme et sur son histoire¹⁸. »

15. Christian ANDREE, « Geschichte der Berliner Gesellschat für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte 1869-1969 », in *Festschrift zum hundertjährigen Bestehen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte 1869-1969*, partie 1, Berlin, 1969, p. 98.

16. Id., *Ibid.*, p. 98.

17. Id., *Ibid.*, p. 36 sq.

18. Id., *Ibid.*, p. 27.

Au milieu des contradictions de cette accumulation infinie, d'une accumulation qui était à elle-même sa propre fin, le *spiritus rector* de la société, Rudolf Virchow, était la vivante incarnation des archives. Différentes chroniques décrivent sa silhouette énigmatique. Ce « petit homme aux cheveux rares, au visage jaune et parcheminé, avec ses lunettes, son intonation sèche et son pas rapide, l'infatigable chercheur qui avait publié plus de deux mille livres et articles » n'avait rien d'un « Faust défiant les cieux », rien d'un visionnaire, comme on dirait aujourd'hui¹⁹. Il était plutôt un « grand jardinier », pour reprendre les mots de son collègue et ami Adolf Bastian²⁰, un personnage contrasté donc, collectionneur et archonte, gardien, interprète et représentant des archives, qui aimait à s'auroler de mystère, un oracle, ainsi qu'il est dit dans le discours d'hommage posthume, que venaient consulter les chercheurs quand ils se posaient une question difficile. Simultanément, étant l'un des plus grands collectionneurs de crânes de son temps, il passait pour un personnage excentrique, à la froideur toute scientifique, qui ne se laissait jamais prendre de passion pour l'objet de ses recherches et s'efforçait de garder toujours un point de vue synthétique. C'était un collectionneur étrange et paradoxal, pour qui il n'était pas de secret que l'on ne pût percer, qui voulait une preuve à chaque état de fait, qui ne supportait pas que quelque chose au monde existât sans être démontrable. Il élaborait 20 000 préparations, réunissait 4 000 crânes, écrivait 20 000 lettres, échangeait des lettres avec 2 200 correspondants²¹. Il fut comptable des superlatifs, archiviste « en mal d'archive »²², qui dans ses recherches sur les origines de l'homme, rassembla, classa et commenta les preuves les plus diverses : les plus anciennes (silex taillés), les plus éloignées géographiquement (Australie), les plus petites (les cellules), les plus grandes (le géant Machnow). Cherchant avec un pragmatisme très moderne à utiliser l'efficace levier d'une puissance centralisée, Virchow sut se mettre en scène comme il mit en scène la BGAEU, placée en tant qu'institution au centre d'un panoptique lui permettant de tout voir sans être vue, exigeant par là même que l'on eût en elle une foi absolue²³.

Ce qui était impressionnant, ce n'était pas seulement cette fureur d'amasser presque aveugle, mais aussi l'ampleur de la mobilisation des bonnes volontés, grâce à laquelle cette puissance centrale réussissait à faire déposer aux pieds de Virchow les pièces de collection les plus rares. Comme si les collectionneurs eussent intériorisé l'appel de la BGAEU, ils exploiraient les continents et les océans, ils fouillaient sur terre et sous terre, ils amassaient les objets et les envoyaient à Berlin. Le maître saurait tenir les registres et décerner les récompenses : « Avant leur départ, les explorateurs lui demandaient des instructions pour leurs investigations et à leur retour ils lui rapportaient les trésors qu'ils avaient récoltés afin qu'il pût les utiliser pour ses travaux scientifiques. C'est à lui que l'on présentait en premier

19. Voir la postface de Fritz EBNER, in Rudolf Virchow, *Gothe als Naturforscher*, op. cit.

20. Cité d'après Erwin ACKERKNECHT, *Rudolf Virchow. Arzt – Politiker – Anthropologe*, op. cit., p. 31.

21. Voir Heinrich SCHIPPERGES, *Rudolf Virchow*, Reinbek bei Hamburg, 1994, p. 7.

22. Voir Jacques DERRIDA, *Mal d'archive. Une impression freudienne*, Paris, 1995.

23. Voir Michel FOUCAULT, *Surveiller et Punir*, Paris, 1975.

chaque nouvelle découverte en Allemagne, c'est à lui que l'on soumettait chaque nouvelle observation pour entendre son jugement et, si possible, gagner son estime²⁴. » Les collaborateurs qui travaillaient outre-mer avaient devant les yeux Virchow et ses préceptes, et représentaient autant de petites têtes de ponts scientifiques²⁵.

La référence à la figure de Goethe, gardien de reliques et expert en craniologie, participe de cette mise en scène de l'autorité scientifique par la construction d'une vision. Goethe, dans la tradition de la physiognomonie et de la phrénologie, lisait, au sens propre du terme, dans les crânes et les ossements, il entendait leur langage secret et l'interprétait²⁶. Après son petit écrit très admiratif de 1861, Virchow ne livra plus aucun commentaire sur Goethe et son rapport aux crânes, ni lorsqu'on reprocha au grand homme d'avoir fait piller une tombe et subtiliser un crâne, ni lorsqu'on fit peser sur lui le soupçon de s'être complu à chercher l'inspiration dans la vision du crâne d'un collègue et ami puis, par dévotion, d'avoir souhaité se faire enterrer avec les ossements de celui-ci. La recherche doit encore résoudre le problème de l'identification du véritable crâne de Schiller ; elle devra aussi, en ce qui concerne Virchow, examiner de plus près les stratégies verbales et visuelles d'un savant dont le style oscillait étrangement entre clarté et confusion et dont les procédés visaient à faire revivre les morts par la magie de la rhétorique. Virchow nous fournit vraisemblablement l'exemple d'un homme qui maîtrisait la rhétorique de l'évocation au point de faire se retourner les morts dans leur tombe, au sens le plus strict du terme.

Sibylle BENNINGHOFF-LÜHL,
Université Humboldt de Berlin

(traduit de l'allemand par Edwige Brender)

24. *Zeitschrift für Ethnologie*, 1902, p. 327.

25. Voir Andrew ZIMMERMANN, *Anthropology and Antihumanism in Imperial Germany*, Chicago / Londres, 2001 (principalement chap. VII, p. 149-171).

26. Voir Albrecht SCHÖNE, *Schillers Schädel*, op. cit., p. 44-55.